

Du détachement

(nouvelle formule liquide)

La bonne attitude est de fausser compagnie, car toute compagnie fausse notre attitude.

*

Je comprends parfaitement que l'on puisse avoir plus envie de l'autre que de liberté... Reste que celle-ci n'est viable que dans la solitude.

*

Cette certitude, dès que je sors, que si bonheur il doit y avoir, il ne peut être que seul et chez moi.

*

La sainteté m'apparaît comme une attitude typiquement sociétale. Nous sommes un saint pour les autres; nous en projetons l'image (le saint n'est pas le sage)... la sainteté sert l'humanité, comme les héros...

*

Le philosophe aime la sagesse, le philanthrope les hommes... Flagrante incompatibilité.

*

L'amoureté est une aventure solitaire ; dès que je suis "avec", c'est déjà trop tard...

*

La seule personne, non pas admirable, mais qu'il serait théoriquement possible d'admirer dans son entier, c'est soi-même.

*

Cette sensation d'amour alors que je suis seul, de tendresse, d'élan envers rien, moi-même, ma vie, ces odeurs qui m'enivrent, et puis ma peau si douce...

*

Mon asociabilité et ma misanthropie facilitent grandement mon accès à l'ascétisme... On me doit de l'argent ? Je n'ai plus de lignes téléphoniques ?... Mieux vaut apprendre à m'en passer que d'avoir à demander. Plutôt me passer de tout que de demander aux autres.

*

On ne peut prétendre à l'auto-suffisance sans le soutien d'un narcissisme forcené.

*

Le « Est-ce que j'en ai vraiment envie ? » ne fonctionne pas seulement pour freiner ses excès.

*

L'ennui est un des symptômes de la liberté.

*

Le désencombrement s'applique avant tout au principal encombrant : l'autre.

*

La démocratie me fait penser à ce clown russe (Gluck?; Glocq?...) qui tentait désespérément de déplacer son énorme piano à queue parce que trop loin de son tabouret... Il est bien plus facile de vouloir changer la société que de s'en éloigner, son tabouret sous le bras...

*

Dès lors que l'on veut gérer des millions de gens, ce ne peut être satisfaisant pour personne. Mais dès lors que des millions de gens s'en satisfont...

*

Pourquoi prendre des gants envers ceux dont on n'attend rien ?

*

Avant, je rêvais de fin du monde. Qu'elle vengeance petite et basse !... Aujourd'hui, il n'y a que notre race que j'aimerais voir disparaître, pour préserver le monde, justement...

*

Il n'y a que sans moi que je pourrais être mieux que seul.

*

La question est simple : qu'elle est la cause de tous nos malheurs ? L'autre (y compris et surtout celui qui est en nous). La vie n'engendre pas forcément le malheur, l'autre, si (d'autant que c'est lui qui nous a engendré...).

*

L'autre n'est utile qu'en tant que contre-exemple.

*

Pas trop de mal à me passer des choses... De plus en plus à ne pas m'en passer...

*

Le gâteau de ma solitude est si bon que je peux laisser la cerise de l'amour à d'autres...

*

Enfant, j'étais surpris des différences... Aujourd'hui je sais que la moindre ressemblance n'est jamais qu'apparente.

*

Ce n'est pas tant que l'autre soit pire que soi... Disons que les deux, ça fait quand même beaucoup...

*

Je reviens de la ville, je reviens de l'enfer, je reviens de cette mort ou j'ai baigné 30 ans, de l'inversion maudite, celle qui nous nie pour mieux nous servir, pour mieux asservir... Quelques morceaux éparses de chairs, de peaux, d'écorces, de feuilles desséchées, de ciel reformaté, au cordeau, bouts de mains, visages étouffés, asphyxie, bonsaïs géants le long des rues, vague rappel d'une nature qui fut un jour, quelque part, peut-être, au fin fond des légendes (le bio est là pour le souvenir) et que nous avons vaincu par la laideur de nos peurs... La nature nous rappelle que le temps passe, quand le béton nous baigne en mort, déjà, dès le départ.

Je me souviens des premières fois où je quittais ma banlieue, les façades, le masque, effaré de vertige, écrasé sur le siège arrière de la deux-chevaux parentale ; ce rien, ce vide abominable que me renvoyait l'absence soudaine de camouflage urbain, comme un retard dans la construction, comme si nous étions partis trop tôt, que le monde n'était pas fini, qu'à court terme la ville aurait tout recouvert... Prendre sa respiration entre les chantiers...

La ville fausse la vie, nous ment, nous dévitalise et nous tue bien avant la mort elle-même. Evidence interdite par l'inversion maudite.

*

Si l'on doit passer par l'autre pour obtenir quelque chose, alors rien de tout ça n'est indispensable.

*

Laissons-les faire, sortons du jeu, nid de vipères, pourrir entre-eux.
Laissons-les faire leurs coups juteux au cimetière des besogneux.
Laissons les plaire aux courtisans sécuritaires et consentants.
Laissons les traire les bien-pensants, gagne-misères obéissants.
Laissons-les braire sous leur avoir, qu'ils s'y enterrent ; laissons-les choir.
Laissons-les faire puisqu'ils ont tort. Laissons-les faire puisqu'ils sont morts.

*

Quand on n'est plus l'esclave de personne et que l'on a tout son temps pour soi, la vie peut sembler bien longue parfois...

*

Il y a pourtant un grand nombre de maux évitables... Ceux qui nous viennent des autres, par exemple...

*

La solitude est la base, profonde, indispensable, radicale et définitive.

*

A qui parler de sa peine quand on est le bourreau ?

*

Il ne faut rien attendre. Il ne faut rien donner. Juste prendre ce qui nous plaît...

*

La liberté ne consiste pas tant à ne plus subir d'ordres, qu'à ne plus subir les ordres d'un autre.

*

Une fois que l'on parvient à être bien avec soi-même, reste à viser l'au-de-soi, à devenir exemplaire à ses propres yeux...

*

La vie est longue... Certains jours devraient pouvoir être "sautés", comme aux dames...

*

Il semble impossible que l'on puisse parvenir à s'aimer totalement soi-même sans l'aide du miroir qu'est l'autre (même si ce miroir est trompeur puisque nous ne serons jamais l'autre)... Une chose est certaine cependant : plus on s'aime soi-même et plus l'autre en vient à nous aimer... D'où ce sentiment de ne plus avoir besoin de son amour. Mais ce dont nous n'avons plus besoin, en fait, c'est d'attendre, de chercher ou de vouloir l'amour de l'autre; puisqu'en s'aimant soi-même il est fourni d'office... D'une certaine façon, l'amour (de soi) appelle naturellement l'amour (de l'autre)...

*

L'écriture est comme le vomi... Le recul ne vient qu'après, attiré par l'odeur...

*

Je n'ai toujours aucune confiance en l'Homme mais ma confiance en la nature y supplée, désormais, largement.

*

C'est dingue, des fois, comme j'arrive à me faire chier !... Mais bien, joyeusement... Avant, je ne savais pas... Je n'en avais pas assez... Il fallait que je coure... Alors m'emmerder, en plus ! Quand je n'avais déjà que des soirées nazes et des week-end aux "end" puants comme la mort... Fin de semaine en décomposition... Comme une retraite que l'on sait pourrie d'avance... Comme s'il n'y avait que les enfants pour s'ennuyer le dimanche... Mais j'aime bien, maintenant... C'est doux, tiède... Je laisse couler...

*

Qui veut être libre ne doit s'appuyer que sur soi.

*

Dans une société d'individualistes respectueux, il n'y aurait pratiquement plus de malades mentaux.

*

J'essaie de remplir mon existence, et même de la remplir de mes propres choix... Je n'en suis plus à remplir celle d'un autre, avec les choix d'un autre, pour le profit d'un autre... Reste qu'il s'agit toujours de remplissage...

*

Les croyants me gênent bien plus que leur dieu...

*

Pourquoi n'accorderais-je pas à l'Homme la sympathie et l'indulgence que je concède aux autres animaux ?... Il reste là une absurde rancœur emprunte de nauséabond moralisme... Juste que c'est un animal dont la fréquentation comporte certains risques - mais pas plus que le phacochère, l'ours ou le requin - et que rien ne m'oblige à trop approcher les phacochères...

*

La projection est à la base de toute relation avec autrui. Il ne peut en être autrement. Le reste tient de la croyance, voire de la foi. Pour être certain de l'autre, il faudrait être l'autre, ce que l'on ne sera jamais. La projection nous tient aussi lieu de conscience : la souffrance de l'autre, nous n'en savons rien, mais nous nous mettons "à sa place", et c'est notre propre souffrance que l'on veut éviter. C'est nous-même que notre conscience projette pour nous protéger nous-même... En fait, tous les "bons sentiments" sont à base de projection... La pitié, l'empathie, l'amour même... Il faut être capable de reconnaître l'autre comme un être à part entière pour parvenir à le haïr...

*

Plus je cherche à me comprendre et moins j'ai envie de comprendre les autres...

*

Etant une des personnes les moins sympathiques que je connaisse, j'ai quand même l'immense mérite de m'être supporté jusqu'ici.

*

Le travail est fait pour l'autre, destiné d'abord à l'autre, demandé par l'autre, payé par l'autre. Le travail ne se fait pas pour lui-même mais sert de monnaie d'échange. Il ne vaut rien en soi, pour soi, en tant que tel mais seulement quand on nous l'a acheté. L'art, c'est le contraire. L'art n'a besoin de personne. L'art est un dialogue entre soi-même, un produit du désir pour satisfaire son propre désir. L'art est par plaisir, en soi.

*

La véritable amitié ne devrait même pas se soucier de son nom... Ceux qu'on aime ou qui nous aiment le savent. Quel besoin d'étiqueter ses sentiments, de les ranger encore... L'amitié n'est que frime, esbroufe, poudre aux yeux... Il y a un piège derrière chaque déclaration d'amitié...

*

Aux "quoi de neuf ?" qu'on m'assène, je ne sais jamais quoi répondre... "Rien" est ce qui me vient le plus souvent car, dans un premier temps, je pense que toute nouveauté ne peut venir que de l'extérieur, et qu'effectivement rien ne me vient de l'extérieur... Mais en plongeant au cœur du temps, de mon temps, en le démultipliant à volonté, je m'aperçois alors qu'une foule d'imprévus, de nouveautés, peuplent mes minutes...

*

C'est moi qui exclut la société, et non le contraire.

*

La civilisation fait tout pour que la solitude soit considérée comme une maladie subversive, et le solitaire comme un dangereux malade mental... Tout est fait pour que l'autre paraisse indispensable; rien n'est plus accessible directement... Le relationnel est devenu un besoin camouflé en pseudo-plaisir, une fuite de nous-même, la peur de ce qui est vraiment, de ce qui est seulement : l'animal et la nature...

*

La connaissance de soi ne peut se réaliser que loin des autres.

*

Je n'ai comme courage que ce que m'abandonne ma lâcheté quand la fatigue entame enfin sa vigilance.

*

Si je me suicide, un jour, ce sera principalement par ennui.

*

Je ne suis vraiment pas quelqu'un sur qui je peux compter...

*

Je vais te dire ce que le ventre m'a appris après 40 ans d'existence et que ma conscience ignorait ... : la vie et sa beauté, l'enfantement et sa magie, cette sensation de poussière, d'atome, de grand tout qui m'enveloppe... Ce qui ne m'empêche en rien de continuer à penser que l'homme est un ratage et la vie un cancer, qu'enfanter dans ce monde-ci et devenir parent tient du pur fascisme et que, si j'étais un peu plus conséquent, je me serais flingué depuis bien longtemps... Ma conscience a toujours été du côté du néant, de la délectation morose et de la mort... La vie m'a été révélée par ailleurs, par le ventre...

*

Les sens vivent aussi dans les larmes, la peau, le ventre... Nos sens sont ce qui nous lie au monde. Plus ils s'exacerbent et plus nous sommes en vie.

*

On peut accepter l'autre, mais le comprendre, jamais.

*

Il n'y a pas que ceux qui croient ou qui savent... Il y a aussi ceux qui n'en ont rien à foutre...

*

J'ai souvent pensé que ma condition d'humain était une erreur, un loupé, la bonne blague d'une nature facétieuse... Je le pense, bien sûr, de l'humanité en général, mais plus particulièrement de la mienne... J'envisage une opération trans-espèce...

*

Chaque jour, je me réjouis de mon inutilité...

*

Il est tellement plus hasardeux de partir que de subir.

*

Rien à faire... Qu'attendre ce moment où, enfin, il n'y aura plus rien à attendre.

*

« La vie commence à 13h30, déclare Judy Garland dans "Premiers pas à Broadway..." » Il est à peine midi...

*

On n'obtient pas impunément un peu de rab de lucidité.

*

La vie n'est que l'attente de la mort. Suffit d'être patient, quoi.

*

Chaque soir, chaque matin, ces larmes frontières, portes trop lucides de mes nuits d'amnésie.

*

Vivant. Du moins en ai-je l'apparence. Grâce à cette pluie, sûrement, qui n'en finit pas d'arroser la betterave que je suis.

*

J'ai beau me ressasser le gaz, la corde, la corde, le gaz... Je n'arrive pas à me décider. A quoi bon ? Ce ne serait qu'un espoir de plus, qu'un effort encore.

*

Je sais que le succès ne changerait rien, que l'amour ne changerait rien, sinon à retarder l'échéance; ce que ma lâcheté fait déjà très bien toute seule.

*

La nuit tombe. Il est plus tard que ce que je pensais... Toujours ça de pris.

*

Goût de mort dans la bouche ces derniers matins, qui reste et s'installe jusqu'au renvoi du soir, jusqu'au sommeil qui tarde tant, qui dure si peu, jusqu'au réveil épuisé, exténué d'avoir encore à remettre ça, honteux d'avoir pu oublier, cru pouvoir oublier, d'avoir confondu sommeil et rien, silence, paix, fin, enfin...

*

Une journée de perdue dans un monde perdu dans une galaxie perdue dans l'univers...

*

Me faire arnaquer d'une quelconque façon me donnerait déjà un semblant d'utilité. Si seulement quelqu'un m'en voulait...

*

Poussé par le réveil comme dans un abattoir...

*

L'ennui, désormais, remplace pleinement la délectation morose, substitue un vrai vide au faux plein de spleen.

*

Il est tellement facile de m'ébranler d'une pincée d'avenir...

*

Enfin je retrouve les dunes égarées depuis trop longtemps, l'oasis du mal-être... Là que je suis le plus à l'aise, finalement; mal, mais à l'aise; mal-à-l'aise (je me comprends)...

*

Des journées à soupirer pour compenser des larmes qui se cherchent une cause...

*

Je n'ai aucunes raisons d'être plus malheureux qu'un autre, même si l'autre a toutes les raisons d'être aussi malheureux que moi. C'est, entre autre, ce qui me rend malheureux : qu'il ne s'en rende pas compte...

*

Les idées noires sont comme la migraine; si on s'endort avec, le lendemain c'est pire...

*

Continue comme ça. Tu finiras bien par t'écoeurer assez pour soulager la terre...

*

L'anxiolytique éloigne l'angoisse mais pas la tristesse ni le dégoût de soi. Même si ce dernier s'atténue en mépris.

*

Il n'y a qu'en atteignant le fond que l'on peut remonter, donner le coup de talon nécessaire à l'élan... A moins qu'il nous entraîne, aspiré par la vase.

*

Qu'il ne se passe rien et c'est le désespoir. Qu'il advienne quoique ce soit et l'angoisse prend le relais...

*

On ne peut saper la société, ni de l'intérieur, ni de l'extérieur. On ne peut ni la maîtriser, ni la supprimer. On ne peut que la fuir, en attendant qu'elle s'écroule d'elle même.

*

Tenir. Voilà ce qu'il y a de plus difficile. Et puis lâcher, ensuite, qui n'est pas une mince affaire non plus...

*

Apprendre à vivre seul, oublier l'inaptitude inculquée, l'illusion complémentaire.

*

Mes questions, mes doutes... Le suspens est ma loi.

*

Avant, je gardais le meilleur pour la fin. Aujourd'hui je fais le contraire - je serai peut-être mort avant la fin.

*

La solitude comme un don rare, une puissante qualité, une primordiale liberté.

*

Je ne veux rien. Ce que le hasard m'apporte, ce que mes sens me présentent, je l'accepte, l'accueille et l'apprécie.

*

Je m'présente : un tronc, une tête, deux bras, deux jambes et quatre chats mais là il n'y en a que trois car j'ai du mal à concilier la théorie et la pratique.

*

Le désir de stabilité est d'une telle incongruité qu'il ne peut qu'entraîner le vertige, le déséquilibre et la chute.

*

J'ai beau avoir enfin exhumé ma vie, je ne suis toujours pas certain de savoir quoi en faire...

*

C'est par la fragilité que l'on touche à la vie; les moments d'équilibre, de tensions, d'attentes, de craintes, de doutes... S'installer, c'est mourir.

*

Même si un mur de vieilles peurs s'écroule enfin, il n'en reste pas moins que j'y étais adossé...

*

Qu'importe où je vais si je n'y vais pas trop mal...

*

Je ne suis plus certain d'hier. J'ignore tout de demain.

*

Le vivant se fout des réponses. Le vivant est la réponse.

*

Les choix se font sans moi. Par de trop rares instants le présent m'est prêté, mais seul le passé m'est encore accessible.

*

A bas la vie privée qui arme les imbus ! A bas le secret qui retarde notre (in)formation !

*

Ce n'est peut-être pas un beau jour pour mourir mais les beaux jours, je n'ai plus très envie de mourir...

*

Je pense désormais que ce monde est parfait dès lors que nous y sommes. Je continue seulement à regretter d'y être.

*

Ma peur du monde est proportionnelle à son ignorance de mon existence.

*

Comme s'il fallait doser, mesurer, pondérer... Comme s'il fallait oublier que demain tout sera fini.

*

J'aimerais vivre sous l'emprise de mes seuls sens, comme un poulet décapité : pas longtemps, mais content (mais si, il est content).

*

Le paradoxe d'un temps qui m'encombre et me manque déjà...

*

Plus j'avance, plus s'écartent les raisons de me plaindre et plus je m'éloigne de ce qui faisait les trois-quarts de mon existence.

*

Il n'y a guère que rien foutre qui ne me déçoive plus.

*

Je ne peux me détendre qu'en m'y forçant. Ça gâche, forcément.

*

Le mal est une évidence pour tous - un coup de pied dans le tibia fait mal à tout le monde. Le bien, lui, reste totalement subjectif et trop individuel pour être généralisé. D'où la séduction facile et quelque peu conformiste du pessimisme.

*

A l'amorce du sentier qui conduit à mon antre j'ai posé un panneau "Attention gens méchants"...

*

Et puisque notre liberté s'arrête où commence celle de l'autre, autant éviter l'autre.

*

Ma seule honte est d'être humain.

*

Dix pages de souffrances valent mieux qu'un soupir d'ennui...

*

L'homme a passé son histoire à vouloir modifier la nature humaine; ne maintenant que le coût comme traumatisant reliquat...

*

Prendre la solitude pour ce qu'elle a de meilleur, larmes et nostalgie comprises.

*

Il semble que tout, hormis l'ennui, perd de son importance dès lors qu'on le partage; la souffrance, la joie, la peur...

*

Tout ce qui pourrait, ou aurait pu, ou dû, tout ce qui frustre un peu, laisse sur sa faim, ne rassasie pas et réclame à nouveau; seule cette fragilité peut me séduire encore.

*

L'amour ou la solitude, le confort ou la douleur, la paix ou l'angoisse... D'où vient que les meilleurs choix aient toujours l'apparence du pire ?

*

Il n'y a guère que soi-même qu'on ne peut fuir toute sa vie. Et encore...

*

Alors que j'aurais pu rester tranquille, chez moi, à regretter de n'être pas sorti...

*

Peut-on se considérer comme malade si l'on ne veut pas guérir, si l'on préfère une productive souffrance à la norme ménagère ?

*

Je suis peut-être fait pour être vieux. Je veux dire : pour n'être vraiment bien que vieux... voire mort.

*

La fin du monde dans quelques heures ? Je me bourre d'anxiolytiques en attendant que ça passe.

*

De n'avoir besoin de personne est grandement facilité par l'absence de qui que ce soit.

*

L'espoir est un petit acarien qui foisonne dans l'avenir. Personnellement, j'y suis totalement allergique.

*

L'échec, comme les bornes d'une cour de récréation, une parenthèse entre naissance et mort...

*

Ne pas hésiter à se retirer du jeu; laisser la vie aux autres le temps de se refaire.

*

Sans la force de tricher, mieux vaut rester caché.

*

On peut toujours entamer, rien n'oblige à finir.

*

La rencontre gêne l'échange, empêche de réfléchir, et pousse aux lieux communs.

*

Rêver, c'est plus sûr.

*

Que le hasard approuve ou désapprouve, cela ne prouve rien.

*

Tout autant fasciné par la création naturelle que par les destructions humaines...

*

Il ne s'agit aucunement de condamner l'extérieur, mais d'accepter notre évidente responsabilité dans tout ce qui nous arrive de l'extérieur.

*

Rien n'est jamais de la faute des autres.

*

Continuer à aller mal, mais seulement vis-à-vis des autres...

*

J'entretiens féroce mon don d'ambiguïté...

*

L'un dans l'autre, si je ne regrette plus d'être venu, j'aurais quand même très bien pu m'en passer.

*

Le Trop écoeure de tout, écoeure de l'autre, et même de nous.

*

J'ai longtemps vécu en pensant que la vie n'était qu'une merde. Jusqu'au jour où j'ai compris que ce n'était pas la vie mais l'Homme. Jusqu'au jour où j'ai compris que ce n'était pas l'Homme mais la société. Alors je l'ai quittée.

*

L'entretien et la culture des amis, je laisse ça aux agriculteurs du coeur.

*

Ces mots, irrémédiablement rédhitoires, comme "fête" ou "rencontre", que certains s'acharnent encore à me lancer comme des appâts...

*

Gâté, pourri, parti de tout, je m'acharne à n'arriver à rien.

*

Savoir que je suis n'est possible qu'en ces instants extrêmes où la vie est si dense que je me sais mourir.

*

C'est la fainéantise qui m'oblige à penser, la flemme d'aller chercher les réponses ailleurs...

*

Le seul moyen que j'ai trouvé de garder quelque indulgence envers l'Homme est de n'en fréquenter aucun.

*

Il ne faut pas rien faire, il faut faire du rien.

*

La perspective d'une fin de l'espèce humaine n'effraie que ceux qui la croient supérieure.

*

Si les rafales sont trop fortes, je cours m'ancrer dans l'inertie, au lit, pour une grève à durée indéterminée, histoire de lui apprendre un peu à vivre, à la vie...

*

Faut-il se lamenter de ses initiatives ou se réjouir de ses échecs... ?

*

On ne peut pas dire que mes efforts soient couronnés de succès même si, dans mon cas, l'effort est lui-même un succès.

*

Le monde n'est pourri que lorsqu'on le juge. Un brin d'abandon et il devient fascinant.

*

Ignorons la laideur, ignorons la mesquinerie, l'aigreur, l'hypocrisie, la vanité... Laissons ça aux vainqueurs et restons dans les gradins.

*

Ils préfèrent voir du monde pour oublier leurs doutes. Je préfère rester seul pour exploiter les miens.

*

Après tout, s'il me fallait absolument exercer une profession, pourquoi pas nombriliste ?

*

Le vent tiède d'un bord de mer l'été, l'immense coucher du soleil, l'espace, le bruit des animaux qui appellent à la soupe, au creux des bois, les chats qui gambadent à mes pieds comme des mômes, et ma cabane, au détour du sentier, chaude, ramassée, accueillante... et rien d'autre, qu'à en jouir... Que de beauté ! Quel monde ! Quelle vie !

*

La mort est-elle inévitable ? Celle des autres... mais la sienne ?...

*

Il faut être bien avec soi-même si on veut parvenir à l'être avec d'autres... mais dans ce cas, à quoi bon l'autre ?

*

Pourquoi faire quand tout va bien ?

*

Les questions, les débuts, les départs... Mais répondre, arriver, finir !...

*

Le Paradis existe et, si l'enfer c'est les autres, il est facile à trouver...

*

Plus il y a de volonté, plus fort est le désir, et plus on a de chance d'obtenir... et de risques d'être déçu.

*

Ces soleils d'automne qui balaient si généreusement les résolutions de la rentrée...

*

Quand un des ses meilleurs amis déclare à Andy Warhol qu'il n'en peut plus et qu'il veut se tuer, ce dernier lui demande : « Pourrais-je avoir ta montre ? ».

*

J'ai déjà bien du mal à vivre à mes côtés...

*

A quoi sert-il d'être profond ? De toute façon il n'y a pas de fond...

*

A trop fréquenter le monde, on finit par s'endurcir... Les fleurs de peau ont besoin d'isolement.

*

Parvenir à exister sans avoir envie de le faire savoir...

*

Le héros romantique est toujours solitaire ; d'où son sentiment d'être le dernier...

*

Pour comprendre la vie, le cerveau est une gène.

*

Le présent est sans envie, sinon c'est qu'il a déjà un pied dans le futur.

*

L'autre, dès lors que l'on tient à lui, ne peut que nous diminuer.

*

Le présent pur ôte toute importance au présent même...

*

On a tendance à moins juger ceux qui s'assument – c'est à dire ceux qui se foutent d'être jugés...

*

Je n'aime pas le mensonge de ce masque raté dont je dois me parer pour affronter les autres.

*

L'ennui est un peu comme la masturbation : on pratique mais on ne s'en vante pas.

*

De même que l'on apprend que ce que l'on sait déjà, on ne peut juger l'autre que par rapport à soi-même, une projection de soi-même, de nos craintes, de nos hantises, de nos espoirs, de nos propres envies...

*

Plutôt que de pourrir au fond d'un vieux divan, je préfère, pour rire, jouer au Dieu vivant...

*

La pratique cynique est un excellent moyen de faire de la place autour de soi...

*

Il ne s'agit pas tant de ne pas faire de mal à l'autre, que de prévenir sa propre conscience des risques de représailles...

*

— Pourquoi cette asociabilité ?

— Je n'ai aucun don d'acteur...

*

Le travail se rémunère en argent, la fainéantise, en temps...

*

Il ne faut pas subir, jamais.

*

Plus l'on s'y prendra tôt pour dévier de sa direction, moins la difficulté sera grande. Un obstacle, vu de loin, s'évite sans effort.

*

Je foule la même terre, je respire le même air, mais je ne suis pas des vôtres.

*

On entend souvent les crétins bien-pensants s'offusquer de couples de grande différence d'âge, arguant de pseudos incestes refoulés (Mon Dieu! Qu'elle horreur!) : "Ça pourrait être ton père, ta mère, etc...!", oubliant qu'un couple d'âge identique pourrait, du même coup, être frères ou sœurs...Mais l'amour se fout du sexe, de l'âge, du sang, du genre, des castes, etc... L'amour est au dessus de tout.

*

L'ignorance, la naïveté et la croyance sont, pour supporter l'existence, des armes autrement plus efficaces, hélas, que l'intelligence, la lucidité et le scepticisme...

*

Si on se base sur la raison, la religion est absurde. Mais si on se base sur la raison tout est absurde : croire en l'avenir, en un monde meilleur, continuer à faire des gosses, la réussite sociale, sauver la planète, nos ambitions, nos prétentions ridicules... Vivre pour mourir... La raison même est absurde. Et cela ne prêterait pas à conséquence si certains n'étaient, absurdement, certains d'avoir raison.

*

Quoi de plus grisant que de foncer droit dans le mur ?...

*

Je ne vais jamais voir les gens; je n'aime pas les zoos...

*

Je suis un chien. Vous, le jeu de quilles.

*

Retardes tout ce que tu peux retarder. Précipites le reste.

*

Les enfants servent avant tout de raison de vivre à leur parents.

*

Il est beaucoup plus valorisant d'être désiré qu'acquit.

*

Il est beaucoup plus facile de ne pas entrer dans la vie sociale (travail, famille, consommation, etc) que d'en sortir.

*

Si l'on se fie à Nietzsche, le ridicule rend plus fort, puisqu'il ne tue pas...

*

Quelle prétention de vouloir mourir quand on n'arrive même pas à dormir!

*

Nous n'avons pas à remercier quelqu'un qui ne nous a pondu que pour son petit plaisir.

*

La meilleure éducation est celle que l'on se donne.

*

Créer la vie : une façon de se venger, de faire subir ce qu'on a dû subir...

*

Le nihilisme est un cynisme actif.

*

Tout ce qui fait chier le monde attire ma sympathie.

*

Quand je regarde du sport, c'est que ça ne va pas très fort...

*

Mieux vaut mourir seul que vivre accompagné.

*

Vu que, sur le fond, c'est toujours la même chose, autant s'intéresser aux détails.

*

La raison n'a-t-elle d'autre but que d'obscurcir l'évidence lumineuse de l'instinct ?

*

L'ignorance, la naïveté et la croyance sont, pour supporter l'existence, des armes autrement plus efficaces que l'intelligence, la lucidité et le scepticisme...

*

Rien n'est grâve. Rien n'est important. Mais il n'est pas toujours facile de s'en rendre compte sans anxiolytiques.

*

La Culture est comme l'Histoire : écrite par les vainqueurs.

*

Faire des gosses est à la portée de n'importe qui; je ne suis pas n'importe qui.

*

Une mère, on n'en a qu'une. C'est une de trop.

*

Le confort comble tous désirs dans l'œuf...

*

Le confort, ce sédatif d'envies, de désirs, de sens...

*

Comme le reste, la sexualité s'étirole dans le confort...

*

Le désir ne peut s'entretenir que par l'espoir ou la crainte.

*

Il ne faut rien. On peut, c'est tout.

*